Samuel BECKETT, *En attendant Godot*, 1952.

VLADIMIR : Partons.

ESTRAGON : Mais ne restez pas debout comme ça, vous allez attraper la crève.

POZZO : C'est vrai. (*Il se rassied. À Estragon.*) Comment vous appelez-vous ?

ESTRAGON, *du tic au tac* : Catulle.

POZZO, *qui n'a pas écouté* : Ah oui, la nuit. (*Lève la tête.*) Mais soyez donc un peu plus attentifs, sinon nous n'arriverons jamais à rien. (*Regarde le ciel.*) Regardez. (*Tous regardent le ciel, sauf Lucky qui s'est remis à somnoler. Pozzo, s'en apercevant, tire sur la corde.*) Veux-tu regarder le ciel, porc ! (*Lucky renverse la tête.*) Bon, ça suffit. (*Ils baissent la tête.*) Qu'est-ce qu'il a de si extraordinaire ? En tant que ciel ? Il est pâle et lumineux, comme n'importe quel ciel à cette heure de la journée. (*Un temps.*) Dans ces latitudes. (*Un temps.*) Quand il fait beau. (*Sa voix se fait chantante.*) Il y a une heure (*Il regarde sa montre, ton prosaïque.*) environ (*Ton à nouveau lyrique.*) après nous avoir versé depuis (*Il hésite, le ton baisse.*) mettons dix heures du matin (*Le ton s'élève.*) sans faiblir des torrents de lumière rouge et blanche, il s'est mis à perdre de son éclat, à pâlir (*Geste des deux mains qui descendent par paliers.*), à pâlir, toujours un peu plus, un peu plus, jusqu'à ce que (*Pause dramatique, large geste horizontal des deux mains qui s'écartent.*) vlan ! fini ! il ne bouge plus ! (*Silence.*) Mais (*Il lève une main admonitrice.*) — mais, derrière ce voile de douceur et de calme (*Il lève les yeux au ciel, les autres l'imitent, sauf Lucky.*) la nuit galope (*La voix se fait plus vibrante.*) et viendra se jeter sur nous (*Il fait claquer ses doigts.*) pfft ! comme ça — (*L'inspiration le quitte.*) au moment où nous nous y attendrons le moins. (*Silence. Voix morne.*) C'est comme ça que ça se passe sur cette putain de terre.

Long silence.

ESTRAGON : Du moment qu'on est prévenus.

VLADIMIR : On peut patienter.

ESTRAGON : On sait à quoi s'en tenir.

VLADIMIR : Plus d'inquiétude à avoir.

ESTRAGON : Il n'y a qu'à attendre.

VLADIMIR : Nous en avons l'habitude. (*Il ramasse son chapeau, regarde dedans, le secoue, le remet.*)

POZZO : Comment m'avez-vous trouvé ? (*Estragon et Vladimir le regardent sans comprendre.*) Bon ? Moyen ? Passable ? Quelconque ? Franchement mauvais ?

VLADIMIR, *comprenant le premier* : Oh, très bien, tout à fait bien.

POZZO, *à Estragon* : Et vous, monsieur ?

ESTRAGON, *accent anglais* : Oh très bon, très très très bon.

POZZO, *avec élan* : Merci, messieurs ! (*Un temps.*) J'ai tant besoin d'encouragement (*Il réfléchit.*) J'ai un peu faibli sur la fin. Vous n'avez pas remarqué ?

VLADIMIR : Oh, peut-être un tout petit peu.

ESTRAGON : J'ai cru que c'était exprès.

POZZO : C'est que ma mémoire est défectueuse.

Silence.

ESTRAGON : En attendant, il ne se passe

POZZO, *désolé* : Vous vous ennuyez ?

ESTRAGON : Plutôt.

POZZO, *à Vladimir* : Et vous, monsieur ?

VLADIMIR : Ce n'est pas folichon.

Silence. Pozzo se livre à une bataille intérieure.

POZZO : Messieurs, vous avez été… (*Il cherche.*) …convenables avec moi.

ESTRAGON : Mais non !

VLADIMIR : Quelle idée !

POZZO : Mais si, mais si, vous avez été corrects. De sorte que je me demande… Que puis-je faire à mon tour pour ces braves gens qui sont en train de s'ennuyer ?

ESTRAGON : Même un louis serait le bienvenu.

VLADIMIR : Nous ne sommes pas des mendiants.

POZZO : Que puis-je faire, voilà ce que je me dis, pour que le temps leur semble moins long ? Je leur ai parlé des choses et d'autres, je leur ai expliqué le crépuscule, c'est une affaire entendue. Et j'en passe. Mais est-ce suffisant, voilà ce qui me torture, est-ce suffisant ?

ESTRAGON : Même cent sous.

VLADIMIR : Tais-toi !

ESTRAGON : J'en prends le chemin.

POZZO : Est-ce suffisant ? Sans doute. Mais je suis large. C'est ma nature. Aujourd'hui. Tant pis pour moi. (*Il tire sur la corde. Lucky le regarde.*) Car je vais souffrir. Cela est certain. (*Sans se lever, il se penche et reprend son fouet.*) Que préférez-vous ? Qu'il danse, qu'il chante, qu'il récite, qu'il pense, qu'il…

ESTRAGON : Qui ?

POZZO : Qui ! Vous savez penser, vous autres ?

VLADIMIR : Il pense ?

POZZO : Parfaitement. À haute voix. Il pensait même très joliment autrefois, je pouvais l'écouter pendant des heures. Maintenant… (*Il frissonne.*) Enfin, tant pis. Alors, vous voulez qu'il nous pense quelque chose ?

ESTRAGON : J'aimerais mieux qu'il danse. Ce serait plus gai ?

POZZO : Pas forcément.

ESTRAGON : N'est-ce pas, Didi, que ce serait plus gai ?

VLADIMIR : J'aimerais bien l'entendre penser.

ESTRAGON : Il pourrait peut-être danser d'abord et penser ensuite ? Si ce n'est pas trop lui demander.

VLADIMIR, *à Pozzo* : Est-ce possible ?

POZZO : Mais certainement, rien de plus facile. C'est d'ailleurs l'ordre naturel. (*Rire bref.*)

VLADIMIR : Alors, qu'il danse.

Silence.

POZZO, *à Lucky* : Tu entends ?

ESTRAGON : Il ne refuse jamais ?

POZZO : Je vous expliquerai ça tout à l'heure. (*À Lucky.*) Danse, pouacre !

Lucky dépose valise et panier, avance un peu vers la rampe, se tourne vers Pozzo. Estragon se lève pour mieux voir. Lucky danse. Il s'arrête.

ESTRAGON : C'est tout ?

POZZO : Encore !

Lucky répète les mêmes mouvements, s'arrête.

ESTRAGON : Eh ben, mon cochon ! (*Il imite les mouvements de Lucky.*) J'en ferais autant. (*Il imite, manque de tomber, se rassied.*) Avec un peu d'entrainement.

VLADIMIR : Il est fatigué.

POZZO : Autrefois, il dansait la farandole, l'almée, la gigue, le fandango et même le hornpipe. Il bondissait. Maintenant il ne fait plus que ça. Savez-vous comment il l'appelle ?

ESTRAGON : La mort du lampiste.

VLADIMIR : Le cancer des vieillards.

POZZO : La danse du filet. Il croit être empêtré dans un filet.

VLADIMIR, *avec des tortillements d'esthète* : Il y a quelque chose…

Lucky s'apprête à retourner vers ses fardeaux.

Pozzo, *comme un cheval* : Woooa !

Lucky s'immobilise.